
A ses pieds, je l'aidais à essayer ses escarpins. Tandis que je tenais sa fine cheville, je guidais son talon dans le soulier. Je caressais avec volupté le cuir luxueux et mes doigts picotaient du désir de l'effleurer et même de palper ce joli coup de pied qui me parlait de cette femme de caractère. Quelle ne fut pas ma surprise quand elle me glissa ce billet dans mon veston de simple cordonnier ! « Enzo, je compte particulièrement sur vous. Soyez à l'aise, le ballet ne se donne pas dans la grande salle de la Fenice. Cette petite forme se jouera dans la salle de bal. » me dit-elle, penchée vers mon visage. Interloqué, je m'émerveillais de la brillance de ses cheveux. Elle s'offrait. « Enzo, de son joli minois, cette histoire est magnifique, venez ! » J'ai stoppé toute commande pour quérir une tenue correcte. Sous les porches, je lisais placardées des affichettes *Manuel De Falla, samedi 21h, l'amour sorcier, petite salle de la Fenice*. Mes compères m'interrogèrent mais je demeurai mystérieux enserrant ce précieux billet enveloppé de son parfum.

Enfin je gravis lentement les marches de cet illustre palais, choisissant cette entrée pour les petites gens plutôt que celle empruntée par ceux qui arrivent en gondole. Je tendis mon invitation et j'entrai dans une belle salle de cocktail. Mon costume empesé ressemblait à ceux de ces hommes respectables. Je souriais en pensant à cette lavallière si compliquée à mettre en place. Des cercles de conversation se formaient, je la cherchais. On me proposa du champagne et je sentis cette fragrance si reconnaissable. Mon cœur battait la chamade. Déjà l'orchestre se préparait. Tous se dirigèrent vers la salle de bal.

Je la vis. Sa robe était resplendissante. Le satin miroitait d'un gris argenté, des roses en tissus soulignaient ses épaules dégagées, un lacet corsetait sa taille, des rubans verts vire voletaient le long de ses interminables jambes. Le ballet commença et les couples s'élançèrent sur le plancher Versailles. En retrait, illuminé par le lieu, légèrement grisé par les bulles de mon breuvage, soudain, ses grands yeux verts croisèrent les miens. Elle me sourit et m'invita à la prochaine danse sur *El circulo magico*. Je me laissai guider. Je découvris alors cette harmonie des corps complices. Je glissais mes pas dans les siens, le décor, les gens, tout était flou. La musique nous transportait. Grazie mille, Enzo, vous êtes là ! Voyez-vous, ce ballet est splendide ! Ce soir est exceptionnel ! Écoutez le deuxième violon, c'est un prodige ! Celui qu'une mèche blond vénitien gêne... » Nous tournions sur le rythme endiablé, « oh ! Comme son violon attaque staccato » son visage m'ensorcelle, « les notes courent sous ses doigts ! » je plaque ma main dans son dos. Je la dévorais des yeux, elle n'écoutait que le talent de ce violoniste. « Enzo, me murmure-t-elle à l'oreille, ce soir je vais lui remettre au nom de la famille di Bernardi un Stradivarius. » Elle relève sa tête, m'indique de me taire, je m'efforce de sourire mais je bouillonne. J'ai très chaud. Ma cravate m'étouffe.

Je sors en me contenant sur la Canciodel fuego fatuo. Dans le corridor, le serviteur de Paula discute avec une femme de salle, il tient l'étui du Stradivarius, je le libère de sa caisse. Je rentre dans un boudoir et me soulage de ce sentiment odieux qui me submerge, la jalousie, en pissant dans ce violon.

Cela faisait dix heures que nous étions dans cette salle de réunion. Des tasses de café vides ainsi que des restes de repas sandwiches traînaient sur les tables. Tout autour, je ne voyais que des visages fatigués qui me donnaient un aperçu du mien...

Certains tripotaient leurs casques dans lesquels ils pouvaient entendre la traduction des interventions dans leur langue, d'autres mettaient la main devant le micro pour échanger des propos avec leurs voisins, d'autres encore retiraient leurs lunettes et se frottaient vigoureusement le visage pour combattre la fatigue.

Jusqu'à maintenant toutes les positions d'accord étaient insatisfaisantes et nous le savions tous, mais pour une raison qui m'échappait, nous nous obstinions dans cette voie.

Ce fut à mon tour d'intervenir et une seule idée me venait en tête. À bout de nerfs je m'entendis la dire comme détaché de moi même : " si nous espérons sortir un accord de ces propositions, autant vouloir pisser dans un violon !! "

J'eus l'impression que tout se figea. Le brouhaha ambiant cessa, après quelques secondes qui me parurent une éternité, mon homologue chinois se mit à rire aux éclats. Ce qui eu pour effet de détourner tous ces visages perplexes vers lui. Quand il reprit son souffle, chacun pût entendre dans son casque : " chez moi on dit pédaler sur un âne!! ". Dans un éclat de rire général qui dura une heure, chacun voulut dire la sienne...

Le lendemain la réunion reprit, tous se parlaient comme de vieilles connaissances. Un accord fut trouvé assez rapidement...

Comme quoi vouloir pisser dans un violon, peut s'avérer utile !...

Prochain thème, pour parution dans « Queige-infos » du mois de mars: « tomber dans l'oreille d'un sourd ». À vous de jouer, bien fort, pour que tout le monde entende : tous à vos plumes !